

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

L'avocat Feigenwinter et les Catholiques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 8-13

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Avocat Feigenwinter et les Catholiques

L'aimable invitation d'une jeune société lausannoise nous a permis d'assister, il y a quelque temps, à une conférence du vaillant avocat bâlois.

Cet homme, que nous n'avions fait qu'entrevoir, il y a quelques années, à l'Assemblée Générale des « Etudiants Suisses », à Sion, nous est apparu cette fois comme un courageux champion des libertés catholiques, tel qu'on nous l'avait dépeint et tel que nous le connaissons déjà de réputation. Rien en lui de l'orateur officiel des fêtes et des banquets ; pas de tirades longues et enflammées sur l'amour de la patrie, se terminant par le « Qu'il vive » traditionnel, auquel nous sommes peut-être trop accoutumés : pas de bras écartés, comme s'il voulait embrasser le monde entier dans son étreinte patriotique. Le geste plutôt sobre, s'harmonise toujours avec les paroles, et les paroles avec la pensée.

C'est la pensée d'un homme parfaitement convaincu de ce qu'il dit et parlant avec le désir de faire du bien, de communiquer intimement avec l'auditoire qu'il a sous les yeux. Il parle dans sa langue maternelle, dans cet allemand vigoureux et quelque peu barbare pour nos oreilles romandes, mais qui hache comme un sabre et frappe comme un coup de marteau : l'accent bâlois de l'éloquent avocat n'enlève rien au charme puissant et entraînant de sa parole : jamais même il n'enlève mieux les applaudissements que lorsqu'il parle au peuple, en se faisant peuple avec lui et en lui empruntant les expressions de son patois.

Des paroles comme celles que nous avons entendues devraient être répétées par les mille bouches de la presse catholique ! Au risque de réveiller dans leur béate insouciance, les catholiques satisfaits d'eux-mêmes qui trouvent toujours que les choses sont bien comme elles sont. On devrait écrire ces paroles et les publier partout : c'est un garde à vous arraché à l'âme, encore plus qu'aux lèvres, d'un homme qui a sérieusement sondé la question sociale, qui connaît son histoire, et qui trouve dans l'histoire les grandes leçons qu'il faut en tirer.

L'avocat Feigenwinter ne murmure pas contre son époque, il ne pleure pas sur les ruines de Jérusalem : mais il ne se range pas non plus du côté des optimistes qui acceptent sans crier, sans protester, sans même constater, les dénis de justice que l'on fait subir à ce bouc émissaire de tout le mal qui se fait dans le monde et qui s'appelle le catholique romain.

Il sait que le catholique a des devoirs et que comme tout citoyen, quelque soit son Credo, il doit respect

et soumission au gouvernement établi ; il veut même, et il a bien raison, que le catholique étudie mieux ses devoirs, afin de les mieux pratiquer. Mais le catholique a des droits. Il ne faut donc pas qu'on vienne les lui disputer, uniquement parce qu'il professe une religion qui a conservé intact le trésor de la Révélation : c'est là une injustice, une criante et violente injustice ; elle vient encore de se manifester tout récemment dans les événements universitaires Strasbourgeois, la nomination d'un professeur catholique, à la chaire d'histoire de l' « Alma mater » a déchaîné les fureurs de tous les rationalistes, de tous les libéraux de la vertueuse Allemagne. Songez donc, un catholique, professeur d'université, et à quelle université, grand Dieu ! à Strasbourg, au sein d'un peuple des plus catholiques, et dont l'argent a servi à bâtir les superbes constructions, au fronton desquelles on peut voir se prélasser la statue de saint Paul, entre celles de Luther et de Mélanchton. Mince du peu ! dirait le gavroche Parisien, et il n'aurait pas tort. Pfui ! ... un catholique là dedans ! Et la science ? la science, Messieurs, la science, qu'en faites-vous ?

Mais ce qui s'est vu à Strasbourg se voit encore ailleurs et la lutte déclarée aux catholiques, aux principes catholiques se retrouve dans tous les pays de l'Europe, sous une forme ou sous une autre, et le devoir du catholique est de ne pas s'endormir et de ne pas s'en désintéresser.

Le devoir de s'unir, de s'associer, de se grouper en un faisceau compact, s'impose donc de lui-même ! L'isolement serait une faute ; l'isolement volontaire serait un crime ! Ce sont là d'autres vérités que l'orateur a su exposer et développer avec une abondance de termes

et d'images qui nous ont fait plaisir. Il a flétri aussi la peur et le respect humain, la honte de ces âmes pusillanimes qui pratiquent peut-être encore leurs devoirs, mais qui sont trop de l'école de ce bonhomme, assez bon catholique au fond, mais qui aimait à se faire oublier, à faire oublier, dis-je, qu'il appartenait à notre religion. Non, disait M. Feigenwinter, le droit du plus fort n'est pas le meilleur, et, de quelque part qu'elle vienne, la tyrannie est un fléau. Oh ! les tyrans, on sent que le vaillant républicain, le vrai Suisse qui vibre dans toute la personne de l'orateur, ne les aime ni de près ni de loin ! Il les déteste autant que les lâches et les peureux. Et ce n'est pas un sentiment de fierté ou d'égoïsme qui le fait arriver là : il s'inspire plutôt des paroles de l'Écriture sainte, car pour lui la parole révélée n'est pas le « tambour crevé » des philosophes allemands ; et nous avons pu saisir sur le visage de nos voisins une émotion rapide, mais sincère, quand M. Feigenwinter a commenté les paroles encourageantes du Psaume 111^e, où le Prophète parle du juste qui ne recule pas et ne tremble devant rien : « In aeternum non commovebitur. » Le poète latin avait lui aussi fait l'éloge de l'homme juste et tenace qui demeure debout, même sur des ruines. Mais le Roi prophète l'a encore mieux chanté, et jusqu'ici personne n'a pu l'égaliser.

Il faudrait que l'homme de principes, tel qu'il paraît par la bouche de l'orateur bâlois, fût moins rare dans le siècle que nous venons d'inaugurer : la vie serait moins terne, moins pénible quelquefois, si on se savait entouré de tels remparts et appuyé par de telles forces. Mais il le disait lui-même et il ne s'en expliquait pas trop le pourquoi ; nous sommes, nous

autres catholiques, remplis de saints désirs et, dès qu'il faut agir, nous n'y sommes plus. Le « Katholische Volksverein », dont il fut tant question, il y a quelques années, a vécu ce que vivent les roses : l'espace d'un matin ! Quant au Katholikentag, qui est inscrit au programme du parti catholique, (du moins de ce qui pourrait être le parti catholique), on y pense bien quelquefois, mais on n'en parle plus !

Quoiqu'il en soit du reste, il faut combattre quand même ! Il faut combattre pour la justice, pour la vérité. Nous ne verrons pas toujours le résultat de nos efforts ; mais nos successeurs pourront bien éprouver les conséquences de notre faiblesse et de notre indifférence, et nous n'avons pas le droit de nous exposer à leurs reproches. C'est là surtout ce qu'il faut éviter.

Il est bon, au milieu des banalités de la vie quotidienne, d'entendre quelquefois des enseignements comme ceux du D^f Feigenwinter : ils s'adressent à tous les membres de la famille catholique et réalisent, mieux que les rêves socialistes, la fraternité chrétienne ; on se sent « comme chez soi » quand on se trouve réuni autour d'un tel homme et que pourtant on n'est pas du même pays : on tend les mains, on voudrait s'embrasser, et se dire : « Soyons unis, nous serons forts. » Mais voici qu'on sort de la salle de conférence pour rentrer chez soi : un vent froid vous saisit à la gorge, et dans le vent, on croit entendre un éclat de rire, comme quelqu'un qui ricane... : c'est à peine si l'on perçoit les chants de gaudrioles qui sortent du café voisin, on arrive au seuil de sa porte, au milieu de la nuit, on monte, on jette un rapide coup d'œil sur le crucifix qui nous attend ; et puis, tout prosaïquement, on se met au lit, tout rempli encore de

pieux désirs, de velléités de lutttes et de combats ; et, le lendemain, il semble qu'on a rêvé. Oh ! que ce ne soit pas là notre histoire ! Recueillons avec avidité les cris de ralliement de l'homme du peuple, dont le catholicisme suisse peut être si fier : le catholique a des devoirs : qu'il les remplisse ; le catholique a des droits, qu'il les connaisse et les revendique ; seul, il ne peut rien : il faut qu'il s'associe ; au dessus de l'Etat il y a Dieu ; au dessus de la famille il y a l'Église ; sachons vivre avec de tels principes : ils nous consoleront encore à l'heure de notre mort. »

L. WEINSTEFFER.